

Fabrice Bensimon

Miles Taylor, Ernest Jones. *Chartism, and the Romance of Politics 1819-1869*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 277p. ISBN: 0-19-820729-8. 62 livres sterling (relié).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Fabrice Bensimon, « Miles Taylor, Ernest Jones. *Chartism, and the Romance of Politics 1819-1869*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 277p. ISBN: 0-19-820729-8. 62 livres sterling (relié). », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne], 34 | 2007, mis en ligne le 03 novembre 2008. URL : <http://rh19.revues.org/index1562.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Société d'histoire de la révolution de 1848

<http://rh19.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://rh19.revues.org/index1562.html>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

Tous droits réservés

Parce que le luddisme a reçu peu d'attention de la part des historiens français, le principal objectif des trois jeunes auteurs du livre recensé ici est de le présenter au public français. Ce livre court est fondé sur une très ample lecture des ouvrages secondaires, et se compose de trois chapitres substantiels, chacun étant le produit d'une discussion entre les auteurs mais mené par l'un d'entre eux, respectivement François Jarrige, Julien Vincent et Vincent Bourdeau. Le premier chapitre rend compte du luddisme en tant que tel ; très bien informé, clairement argumenté, il en présente une analyse compréhensive qui suit largement la ligne de Thompson. Le second chapitre présente un examen exhaustif et convainquant des interprétations contemporaines puis historiques du luddisme. Après une très intéressante analyse des différentes réactions aux émeutes au sein du Parlement, l'indifférence générale qui prévalut durant le demi-siècle suivant est expliquée à travers une analyse complète, et peut-être exagérément longue, de l'économie politique dominante. Le regain d'intérêt d'après 1870 est lié à la montée d'approches plus critiques de la révolution industrielle, à une attitude plus positive à l'égard du syndicalisme et à un intérêt pour l'histoire économique locale – autant de tendances qui culminent dans l'étude des Hammond. Après cela, cinquante ans de domination d'une histoire économique conservatrice marginalisèrent le luddisme jusqu'à ce qu'il soit questionné à nouveau par une historiographie de gauche menée par Thompson. Le troisième chapitre poursuit les débats et les interprétations historiographiques au-delà de Thompson. Il rend compte des nouvelles approches sociologiques et historiques du changement technique comme n'étant pas inévitable mais plutôt comme résultant d'attitudes et de conflits sociaux qui ne procédaient pas nécessairement de préoccupations techniques. Ces approches ont mené à des descriptions plus positives du luddisme que l'on trouve également au sein de ces nouveaux groupes militants qui voient les luddites comme des opposants au capitalisme machiniste et comme des défenseurs de l'environnement. Dans l'ensemble, ce livre bien informé constitue une excellente introduction au luddisme lui-même et à son historiographie changeante.

Iorwerth Prothero
(traduit par Judith Lyon-Caen)

Miles TAYLOR, *Ernest Jones. Chartism, and the Romance of Politics 1819-1869*, Oxford, Oxford University Press, 2003, 277 p. ISBN : 0-19-820729-8. 62 livres sterling (relié).

Ernest Jones (1819-1869) ne comptait jusqu'à présent pas de biographie extensive, et le dernier ouvrage à son sujet, *Ernest Jones, Chartist*, de John Saville, remontait à 1952. Le hasard, si l'on peut dire, a voulu que deux chercheurs entreprennent, indépendamment l'un de l'autre, et dans des opti-

ques différentes, de retracer sa vie : Bertrand Simonet, dans une thèse non publiée¹⁸, et Miles Taylor dans cet ouvrage extrêmement documenté.

Né à Berlin en 1819 et élevé en Allemagne dans une famille aristocratique, Jones vint vivre en Angleterre en 1838. Il fut alors un publiciste aux marges de la scène littéraire londonienne, passablement désargenté après la mort de son père et des mésaventures financières. En 1846, il rallia le mouvement chartiste qui, depuis déjà six ans, mobilisait des milliers de militants en une vaste campagne pour le suffrage universel, notamment au travers de pétitions à succès. C'est alors qu'il se lia à ses compatriotes Marx et Engels, qui étaient de sa génération, et dont il ne perdit jamais l'amitié. Jones venait au chartisme comme poète, mais il en devint un dirigeant influent, un orateur charismatique et un journaliste prolifique. C'est la période la mieux documentée de sa vie. Il fut étroitement associé à la direction du plus grand journal chartiste, le *Northern Star*, dirigé à Manchester par Feargus O'Connor. Vivant de son travail d'avocat et de ses conférences, Jones devint en quelque sorte le représentant officieux des travailleurs de Halifax. En 1848, Jones était un des hommes-clés du mouvement pendant les semaines qui précédèrent le grand rassemblement londonien du 10 avril, quand la troisième et dernière pétition de la Charte du peuple fut présentée au Parlement. Alors que O'Connor cherchait à éviter l'affrontement annoncé avec les forces de l'ordre, Jones était un chartiste « de la force physique », c'est-à-dire partisan de l'usage de la violence si celle-ci était nécessaire. Après le 10 avril, il poursuivit l'agitation, jusqu'à son arrestation en juin.

Les deux années qu'il passa en prison (1848-50), alors que prévalait le système du « silence » mis au point par les utilitaristes victoriens et en vertu duquel, pour que les prisonniers ne se transmettent pas leurs tendances criminelles, toute communication, verbale, faciale ou gestuelle, était proscrite, le marquèrent profondément. Quand il fut libéré, en 1850, le climat politique avait changé ; nombre de militants du chartisme s'en étaient éloignés, et c'étaient maintenant le socialisme chrétien et le trade-unionisme qui avaient le vent en poupe. Jones restait alors fidèle à un chartisme désormais marqué par le socialisme continental (« la Charte et quelque chose de plus »), ce qui devait faire dire à Marx qu'il était « le seul Anglais éduqué... entièrement de notre côté ». Au cours des années 1850, Jones dirigea ainsi successivement plusieurs périodiques radicaux ; il se lia aux cercles de quarante-huitards réfugiés à Londres. Il fut brièvement le président du Comité International qui précéda l'Association internationale des travailleurs.

Mais au tournant des années 1860, après dix ans de journalisme obscur et peu lucratif, de nouveau insolvable et même en faillite personnelle, Jones franchit le Rubicon qui séparait le chartisme du libéralisme, pour n'en plus

18. Bertrand Simonet, *Ernest Jones : Chartisme et socialisme*, thèse de doctorat en études anglophones, sous la direction de Maurice Chrétien, Université Lyon 2, 2003. Voir la position de thèse de Bertrand Simonet dans la *Revue d'histoire du XIX^e siècle*, n° 26-27, 2003, p. 447-452.

jamais revenir. À bien des égards, il épousait les évolutions politiques de cette période. Désormais surtout avocat au barreau de Manchester, il défendait des voleurs de boucles d'oreilles ou de pantalons, de tabac ou de charbon, des prostituées et des bigames, des organisateurs de combats de chien et des tenanciers de maisons closes, et aussi les Fenians irlandais qui furent pendus en 1867. Jones se voulait l'avocat du peuple. En 1865, il s'engagea pleinement dans la vaste campagne pour une extension du suffrage menée jusqu'à ce que le Parlement accordât le droit de vote aux ouvriers qualifiés, en 1867. Jones échoua sous les couleurs du libéralisme à Manchester aux élections parlementaires de 1868, puis gagna lors d'un nouveau scrutin en janvier 1869, quelques jours avant de mourir. Un cortège mené par des rescapés du massacre de Peterloo (1819), et composé de plusieurs milliers de personnes, dont de nombreux notables de Manchester, suivit son cercueil, porté par des vétérans du chartisme.

L'ouvrage érudit et fascinant de Miles Taylor plonge le lecteur dans les arcanes de la vie politique de la Grande-Bretagne du milieu de l'époque victorienne, en particulier de ses cercles radicaux. De ce tableau, émerge un Jones complexe, aux traits peut-être parfois noircis, moins héroïque qu'auparavant, souvent opportuniste voire malhonnête, et mû plus par l'intérêt personnel que par les causes auxquelles il adhérait. Cette interprétation a été controversée outre-Manche, où Jones figure en bonne place dans l'historiographie socialiste. La principale originalité du livre de Taylor est la place importante qu'il accorde à l'œuvre littéraire de Jones et à la construction romantique que lui-même fit, de son vivant, de sa propre biographie. La littérature, et notamment la poésie, occupaient alors une place importante dans la presse ouvrière et radicale. Miles Taylor a reconstitué et étudié l'ensemble de la production littéraire de Jones, jusqu'ici négligée par ses biographes : des romans, des nouvelles et surtout des dizaines de poèmes publiés dans les journaux, chartistes notamment, et en opus séparés. Taylor montre qu'on ne peut séparer cette vie littéraire de la place occupée par Jones dans l'espace public, une place dont Ernest Jones donna lui-même une clé essentielle : « Dès qu'il est sur la scène de la vie publique, l'homme le plus honnête devient un acteur, pas par manque de sincérité, mais par amour de l'estime des autres. »

Fabrice Bensimon